

La forêt des Combots d'Ansoine

(13 avril 2013)

Le rendez-vous avait été donné en bordure de la forêt des Combots d'Ansoine, entre La Palmyre et la Grande Côte, au parking du « Flandre », du nom d'un bateau dont l'épave se trouve très près de la plage à cet endroit. Nous sommes guidés par Pierre Dufour, qui connaît tout le massif forestier de la Coubre comme sa poche, accompagné de Jean-François Geffré, qui connaît très bien arbres et plantes de la forêt.



La forêt des Combots d'Ansoine appartient au Conservatoire du Littoral et est gérée par l'ONF. Jean-François explique que l'ONF est un EPIC (Établissement public à caractère industriel et commercial) et doit donc s'autofinancer en entretenant et en exploitant la forêt. Ses employés ne sont pas des fonctionnaires mais relèvent du droit public.

Sous les dunes qui, au cours des siècles, ont recouvert le plateau calcaire, se trouvent les ruines de la cité et du port d'Ansoine (voir le livre de Daniel Estève, cité ci-dessous).

Nous entrons dans la forêt en nous dirigeant vers le phare de la Palmyre. Nos guides nous montrent un vieux pin « martelé » à 2 endroits du tronc : à hauteur d'homme et à la base.



Pour ce marquage, les forestiers utilisent un outil spécial comportant une hachette, pour retirer un peu d'écorce, et un « tampon » pour signer le martelage. Ce vieux pin sera abattu et vendu, sans doute pour faire de la pâte à papier ou de la palette, et les jeunes pins prendront la relève. Auparavant, les forestiers renouvelaient des parcelles entières de forêt en plantant de jeunes arbres. Mais aujourd'hui, ils laissent

pousser de façon plus naturelle les jeunes pins, ce qui produit des arbres mieux racinés, qui résistent plus aux tempêtes. Celui-ci grandira plus vite que le jeune chêne vert voisin et aura le temps de développer de solides racines dont la profondeur atteint $1/5^{\text{ième}}$ de sa hauteur.



Cette technique est efficace, plus économique et nécessite moins de personnel. Pierre explique en effet qu'en 1980, le massif de la Coubre comptait 14 forestiers, alors qu'ils ne sont plus que 3 aujourd'hui. Tous les 5 ans on éclaircit la forêt en gardant les plus beaux arbres et, tous les dix ans, les forestiers passent pour faire le martelage qui désigne les arbres à abattre. Ici, suite à la guerre, les plus vieux arbres sont « ferrés », ce qui limite leur intérêt pour la vente. Pierre montre les traces anciennes de gemmage (exploitation de la résine du pin) qui ne se pratique plus depuis la fin des années 60 : depuis, l'essence de térébenthine et la colophane qu'on extrayait de la résine sont synthétisées industriellement.

Nous nous dirigeons vers la tour du phare de la Palmyre qu'on aperçoit en haut de la côte. Les chemins sableux sont assez difficiles à gravir.



L'après midi est agréable : soleil et ajoncs en fleurs.



La forêt est dominée par les pins et les chênes verts, mais l'arbousier est très présent : il donnera ses baies en automne.



Nous trouverons aussi plusieurs espèces de chêne, du sainbois (très toxique, appelé aussi garou), des cistes à fleur de sauge, et quelques ailantes (espèce envahissante). Ici, des pieds d'asphodèles :



Le phare comporte un dispositif de radioalignement, des feux lumineux et un radar qui surveille l'entrée de la Gironde pour le compte du port autonome de Bordeaux. La tour mesure 36 m et son sommet est à une

altitude de 62 m. Ses feux ont une portée de 27 miles nautiques. L'alignement de ce phare avec la « chaise » qui se trouve devant la plage de la Grande Côte donne l'axe d'entrée de la Gironde par la passe de l'ouest. Son alignement avec le phare de Tête Nègre, à Saint Palais, correspond au chenal en face du Verdon.



Au croisement de deux chemins, un très vieux chêne vert sûrement plus que centenaire.



Ici nous entrons dans la forêt domaniale de Saint Augustin.



La forêt d'origine a été détruite à cause de l'usage du bois comme matériau de chauffage et de construction, au point qu'elle a laissé place à des dunes de sable qui se déplaçaient au gré du vent, menaçant les villages et ensevelissent maisons et édifices (Notre Dame de Buze, par exemple). La réalisation de la forêt de pins pour la stabiliser sera décidée en 1810 et, dans ce secteur, les travaux dureront jusque vers 1836. Pierre nous rappelle que, depuis, ce massif forestier a connu bien des avatars dont il s'est relevé mais dont les traces sont encore visibles : les bombardements et incendies de 1945, la destruction de 1000 ha lors de l'incendie d'août 1976, qu'il a combattu personnellement, et la tempête de 1999 qui a détruit 148.000 m³ de bois dans le massif de la Coubre.

Pierre explique que, pour pouvoir lutter efficacement contre les incendies, la forêt est quadrillée par des allées et 57 km de pistes « DFCI » (défense forestière contre l'incendie) qui permettent aux véhicules des pompiers d'y accéder. Des citernes d'eau enterrées leur permettent de faire le plein. Pierre est chargé de cartographier ces chemins d'accès en précisant les obstacles et leurs contournements possibles. Ici nous sommes dans une grande clairière aménagée pour servir d'aire d'atterrissage pour les hélicoptères.



Sur le bord de la clairière, deux citernes d'eau enterrées :



Pierre se rappelle la lutte contre l'incendie de 1976. Il conduisait un bulldozer pour faire des pare-feux. Mais le pyromane, qui se faisait passer pour un pompier, démarrait de nouveaux feux dès que ces pare-feux étaient réalisés.

Au détour d'un chemin, un panneau nous annonce que nous entrons dans une zone dédiée à la chasse à la palombe.



Les palombières sont des édifices très hauts bricolés avec d'anciens poteaux électriques en béton. Nous sommes quelques uns à ne pas apprécier du tout ces pratiques d'un autre temps.



Jean-François nous montre une branche de fragon aux feuilles rigides et pointues. Ses fleurs, puis ses fruits rouges, naissent au creux des feuilles.



Pierre nous montre les ailantes (dites aussi vernis du Japon), espèce invasive et malodorante qui a été introduite à l'origine pour son aspect décoratif et l'élevage du ver à soie.



Jean-François nous montre un pied de sceau de Salomon, dit aussi « faux muguet» :



Pierre s'arrête souvent pour nous faire part d'un peu de ses connaissances sur la forêt.



Les secteurs de la forêt portent des noms parfois étonnants comme « la grosse madame », « le monsieur », « la combe des vaches ». Ici nous sommes à « la combe à la barque » :

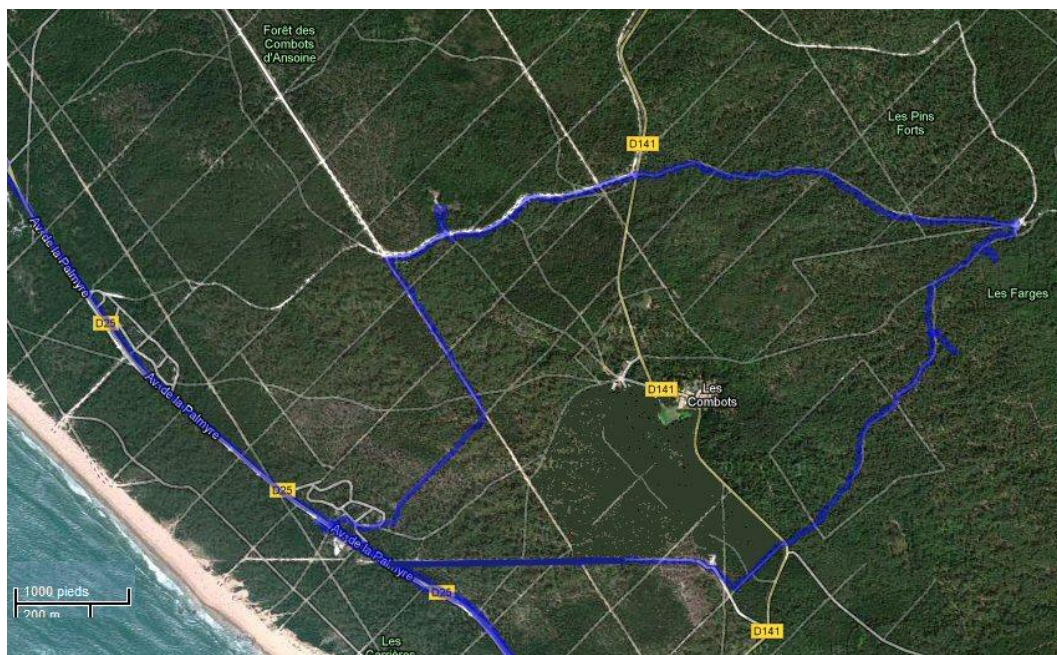


Cette mare est ce qui reste d'une large zone marécageuse où était installée une ferme à laquelle on ne pouvait accéder qu'en barque aux périodes les plus humides de l'année. Aujourd'hui la mare qui en reste est un point d'eau pour la faune sauvage.

Un peu plus loin, dans la mousse, quelques petites vesses de loup :



Nous arrivons au bout de cette promenade en forêt de plus de 8 km:



Un grand merci à Pierre Dufour et à Jean-François Geffré pour nous avoir fait partager leur passion et leurs immenses connaissances.



Pour en savoir plus, lire le livre très documenté de Guy Estève : Histoire presque naturelle de la presqu'île d'Arvert, Tome 3 (plus de détails : <http://www.natvert.fr/articles.php?lng=fr&pg=497>)